

# **BUAIS ET SON HISTOIRE**



## **MEMOIRES DE MARCEL PLESSIS**



« Je me nomme Marcel Plessis, je suis né aux Brieres, village de la commune de Buais en février 1932 fils de Louis Plessis et de Marie Gereux, cultivateurs. En 1934 mes parents sont venus habiter au Vieux Bourg de Buais sur une ferme comme métayers, d'environ quinze hectares avec la tenue d'une dizaine de vaches, une jument, etc.... ce qui faisait avec les veaux et les cochons vingt-cinq têtes de bétails. Le bail d'exploitation de la ferme était particulier, le bétail était de moitié, les bénéfices étaient divisés en valeur également entre la propriétaire et mes parents et le cheptel également était de moitié. Lorsqu'il y avait une bête qui crevait la perte était divisée en deux. Par-contre le matériel nous appartenait entièrement. Par la suite je fus commis dans une ferme proche du domicile familiale, les conditions étaient encore plus dures, deux tiers pour le propriétaire et un tiers pour le fermier.

L'école je ne l'aimais pas, je ne mettais pas le nez dans les livres à la maison et je ne faisais pas mes devoirs mais j'avais une bonne mémoire

si j'avais la chance qu'un de mes camarades récitait la leçon avant moi, je n'avais pas de problème pour la réciter à mon tour. Ma première institutrice fut Mlle Picot et dans la deuxième classe Mr Cautron et puis dans la 3ème classe Mr Piquois, alors avec lui sa tomber, il avait une grande baguette de bambou et nous cognais dessus. Mr Piquois parti trois mois en stage, ce fut une jeune institutrice sans expérience qui le remplaça, elle en bavât, les meneurs de la classe lui en fit voire de toutes les couleurs jusqu'à lui lancer l'encrier sur sa blouse blanche ! Après son stage terminé Mr Piquois reprit la classe en main et annonça le programme ! « *Mes enfants vous avez eu beaucoup de plaisir pendant trois mois et bien vous serez malheureux pendant trois mois* » effectivement les menaces furent mises à exécutions, plus de récréation, et sa nous tombait dessus les coups de baguettes et les punitions. Mr Quelled, instituteur était retenu prisonnier en Allemagne, lorsqu'il est rentré à Buais il est revenu avec une jolie fille de nationalité Allemande, mais il y eu des rivalités et la dame Allemande quitta Buais et Mr Quelled épousa la veuve Lemoussu, institutrice.

Pour la Catéchisme il fallait le savoir, et pour ma mère c'était prioritaire par rapport à l'école, j'ai eu l'Abbé Sauvage qui était de même tempérament que Mr Piquois.

Lorsqu'il faisait le catéchisme on devait lui mettre une extrade un siège et une table, un jour pour nous venger des humiliations qu'il nous faisait subir, on mit les deux pattes arrières de la chaise sur le rebord de l'extrade si bien que lorsque le curé s'assoiant la chaise bascula en arrière projetant le curé les quatre fers en l'air. La solidarité entre nous résista, mais les représailles arrivent, il nous faisait mettre nos mains à plat sur la table et nous cognais avec une grande règle sur les doigts. Aux offices les sermons en chaire étaient très gesticulaires, quand le curé s'en prenait à certains hommes il les désignait : *Les beaux messieurs bien cravatés* etc. .... Et pour les dames : *Les femmes bien maquillées avec du rouge à lèvres et du rouge partout* etc...

je fis mes deux communions et puis la confirmation qui eue lieue au Teilleul. Aux communions il n'y avait pas de cadeau, le parrain payait le cierge. Il y avait un repas qui rassembler la famille. J'ai perdu ma mère alors que j'avais treize ans, j'ai quitté l'école pour aller au travail à treize ans et demi.

Aussitôt avoir quitté l'école je fus placé en apprentissage bourrelier au bourg de Buais chez le père Robbes, huit mois après je quittai l'apprentissage qui aurait duré trois ans sans pratiquement rien gagné ! Alors je me dirigeai vers l'agriculture, ma première place comme commis de ferme fut au petit-Jésus en la commune de Martigny, je n'y restai pas longtemps, j'avais un patron qui me frapper, mon père l'apprit, il rédigea une lettre que je remis à mon patron et je quittai la ferme quinze jours après. Ensuite j'ai été deux ans dans une ferme à Husson, au village de la Josnière. J'étais bien vu comme le gars de la maison mais ça ne payait pas chère, on était loué pour un an et le salaire on le touchait en fin de l'année de travail mais pour la deuxième année je pus doubler mon salaire, montant négocier entre le patron et mon père car à cette époque c'est le paternel qui louait son fils. Je ne pouvais rentrer au domicile familiale qu'un dimanche tous les quinze jours, je couchais dans le sellier, dans cette pièce il y avait l'écrémeuse, la barrique de goutte, l'hiver c'était humide les draps nous collaient à la peau. Puis au bout des deux ans je vins dans une ferme à Fougerolles-du-Plessis au village de la Forgerie, ma principale occupation était de mener les 3 chevaux pour les travaux des champs. La nourriture était du cochon du lundi jusqu'au dimanche avec un oignon. A la fin de la première année je renouvelais mon contrat avec quatre jours chez le patron et deux jours chez mon père qui s'était cassé la jambe, l'année terminée je devins bouilleur de cru on allait jusque dans l'orne, sa tournait jour et nuit, on allait de ferme en ferme, l'alambic était tirée par deux chevaux.

Pendant la dernière guerre l'approvisionnement de pneus et chambre à air pour les vélos était compliqué, mais moi j'étais bien vu par Adrien Sèquard, maire de Buais, j'obtenais avec des bons émis par la mairie de quoi réparer mon vélo. Peu avant que les Allemands quittent la commune, Ma mère, moi et ma sœur nous allions passer la nuit dans un autre village de crainte que notre maison fut bombardée, quand à mon père il restait à garder la maison des éventuels pillers et puis un matin les Allemands réquisitionnaire notre jument, son poulain avait 3 mois il fallut *l'abiboter* (nourrir un animal au biberon ou au seau). Après la guerre mon père reçu en dédommagement de la perte de notre jument une cheval de l'armée qu'il fallut éduquer car il n'était pas habitué au travail des champs. Je me souviens d'avoir vu les Américains remontaient vers Mortain, mais ils n'arrivaient pas avoir des liaisons

téléphonique avec l'arrière, les câbles de liaisons étaient au sol, un habitant de la commune en avait coupé un morceau pour en faire une baladeuse, sans l'intervention de Mr le maire de Buais, cet habitant faillit être fusillé par les Américains.

Je crois que nous furent les derniers en tant que conscrits à porter des bouquets aux conscrits. Nous étions une quinzaine de gars pour une dizaine de filles, tous les samedis pendant la période nous allions porter un bouquet à chaque fille et la photo du groupe. Dans certaines places il y avait de l'ambiance ! Parfois il y avait un *gueuleton* d'organisé. Dans une place quand ont arriva, la potée de cidre, les verres, la goutte étaient sur la table, mais en sortant de table ont étaient soignés pas un des gars tenaient debout, certains ont passaient un bout de nuit coucher dans le fossé, moi je réussi à rentrer chez mon père mais le lendemain je ne pus pas me relever, j'étais malade à crever. Certaines personnes prenaient plaisir à trahir les invités en trafiquant la boisson.

Puis le temps du service militaire arriva, je partis en Allemagne à Fribourg. De retour je fis quelques petits boulots et je me marié avec Geneviève Lebouc, en novembre 1953 à Buais. Depuis cette époque nous habitons la maison familiale de ma femme à la Heurterie à Buais ».

.....

Propos recueilli auprès de Marcel Plessis à son domicile au village de la Heurterie, en Buais en février 2020.

Mise en page par Jean-Pierre Hamon le 15 mai 2020.

Archives du moulin de Buais.

Illustration : Marcel Plessis.

